



Ensemble, agissons pour un monde numérique responsable
Association Reconnue d'Utilité Publique

COLLOQUE

Les droits des mineurs dans l'environnement numérique : entre réalisation et vulnérabilité

Jeudi 19 mars 2026

À l'aune de la restitution inédite de l'étude de l'Association (réalisée par Toluna Haris Interactive) sur les pratiques informationnelles des enfants et des adolescents de ces constats, les regards se sont croisés sur les conditions d'un accès effectif des mineurs à une information fiable avant d'élargir la réflexion à la capacité du droit à suivre l'évolution des usages numériques et à celle de la société à repenser les environnements de vie au-delà des écrans.

Préserver la santé des mineurs à l'ère du numérique : repenser les environnements de vie au-delà des écrans.

Cette table ronde a mis en évidence les effets des environnements numériques sur la santé des mineurs, en particulier en matière de sommeil, de sédentarité et de vulnérabilités amplifiées par les logiques algorithmiques pouvant avoir un effet sur la santé mentale.

Les échanges ont souligné que ces logiques ne se contentent pas d'intensifier les fragilités existantes mais peuvent également en produire en orientant les trajectoires d'exposition des jeunes à des contenus préjudiciables à leur développement.

Face à ces constats, les intervenantes ont insisté sur la nécessité d'agir simultanément sur la régulation des plateformes, les rythmes de vie des enfants et adolescents et le développement d'alternatives hors écran accessibles et attractives afin de répondre à leurs besoins fondamentaux de socialisation, d'apprentissage et d'attention.

Table ronde modérée par François Saltiel, journaliste et producteur.

Intervenantes au panel :

- **Najat Vallaud-Belkacem**, ancienne ministre des Droits des femmes et de l'Education nationale et auteure de l'ouvrage "Sevrage numérique" : Enquête sur notre rapport aux écrans et comment nous en libérer.
- **Olivia Roth-Delgado**, Cheffe de projets scientifiques, Pôle Sciences pour l'Expertise - Direction de l'Evaluation des risques (ANSES).
- **Delphine Saulière d'Izarny**, Directrice des éditions jeunesse, Bayard.

Propos introductifs de François Saltiel.

(...) Nous allons peut-être commencer avec vous, Olivia Roth-Delgado.

Un rapport de l'ANSES a été publié récemment, mettant en évidence un certain nombre de problématiques sur lesquelles il existe, pour le coup, un consensus scientifique, notamment concernant le sommeil des adolescents.

Pouvez-vous nous en dire plus sur ce déficit de sommeil ? Sur quels éléments scientifiques solides s'appuie-t-il pour analyser les effets des écrans et des réseaux ?

Olivia Roth-Delgado : Merci pour l'invitation et pour votre question.

Effectivement, l'ANSES a publié, le 23 janvier, un rapport d'expertise qui met en évidence les effets des usages des réseaux sociaux sur la santé des adolescents.

Ces derniers consultent souvent des contenus à forte charge émotionnelle, ce qui maintient les effets des usages des réseaux sociaux sur la santé des adolescents.



Cela entraîne un déficit de sommeil chronique, avec des conséquences importantes :

- sur la santé physique (obésité, maladies cardiovasculaires),
- mais aussi sur la santé mentale, avec une augmentation des troubles anxiodépressifs.

François Saltiel : Merci beaucoup pour ces rappels essentiels.

Najat-Vallaud Belkacem, vous êtes ancienne ministre de l'Éducation nationale et vous venez de publier *Sevrage numérique*. Dans votre ouvrage, vous insistez sur la nécessité de redonner une place au temps long. On a beaucoup parlé du décalage entre le rythme lent de la régulation et celui, beaucoup plus rapide, des technologies, qui favorisent des usages frénétiques.

Pourquoi cette notion du temps long vous semble-t-elle aujourd'hui essentielle pour le développement des enfants ?

Najat Vallaud-Belkacem : elle est plus essentielle que jamais.

La dette de sommeil, dont on vient de parler, a des conséquences directes sur les apprentissages.

Aujourd'hui, il n'y a pas un enseignant qui ne constate pas qu'une partie de ses élèves s'endort en classe.

Cela pose une question fondamentale : comment apprendre si l'on n'est même pas en mesure d'écouter ?

Mais au-delà des réseaux sociaux, il faut désormais intégrer un autre enjeu : celui de l'intelligence artificielle générative.

Le problème, c'est la tentation permanente de la facilité : entrer une consigne dans ChatGPT, attendre la réponse et la recopier. Résister à cette facilité devient presque un effort coûteux.

Or, apprendre nécessite du temps et implique de se tromper, de tâtonner, de répéter et de recommencer. On n'a pas besoin d'obtenir immédiatement la réponse.

Cette impatience, nourrie par des années d'exposition aux réseaux sociaux et aux environnements numériques, s'est installée chez les jeunes, et chez nous.

François Saltiel : Vous avez raison de rappeler que tout ce qui court-circuite l'effort donne l'illusion d'un accès immédiat à l'information. Or, ce qui favorise réellement la mémorisation, ce n'est pas d'obtenir une réponse instantanée, mais le chemin parcouru pour y parvenir. C'est cet effort qui s'ancre durablement dans la mémoire.

Delphine Saulière D'Izarny, vous travaillez au sein du groupe Bayard, vous êtes directrice jeunesse et membre du comité jeune public de l'Arcom.

Qu'est-ce que la presse jeunesse peut aujourd'hui apporter comme alternative aux écrans pour ces adolescents, dont on sait qu'ils sont majoritairement connectés à leurs applications ?

Delphine Saulière D'Izarny : Heureusement, les enfants lisent encore. Bien sûr, les chiffres d'usage sont en baisse, mais si l'on prend l'exemple du groupe Bayard (avec Milan et Bayard Jeunesse, de *Papi* à *Phosphore*, soit des publications pour les enfants de 9 mois à 18 ans), nous touchons encore près de 8 millions d'enfants chaque mois.

Cela signifie que beaucoup d'enfants lisent encore, que ce soit des magazines ou des livres. Et ce qui est essentiel, c'est la notion de **proposition**.

Quand on propose la lecture à un enfant, on lui offre un temps de pause. Lire demande du temps, mais c'est aussi une expérience sensorielle et corporelle (on touche un livre ou un magazine et on adopte une posture personnelle, allongé, assis, parfois même les pieds en l'air).

Mais ce temps de lecture, il faut le rendre accessible, le proposer activement : en emmenant les enfants à la bibliothèque, en leur offrant des livres ou des magazines.

La responsabilité repose aussi sur les parents et les éducateurs. Par facilité, et je m'inclus dedans, on propose souvent un écran pour calmer un enfant, pour l'occuper pendant qu'on s'habille, qu'on travaille ou qu'on prépare le dîner.

Ces moments-là pourraient devenir des moments de lecture.

Cela montre que lorsqu'on leur propose ce temps de lecture, ce n'est pas un effort pour eux : c'est une immersion, une véritable plongée dans un autre monde.

Nous avons d'ailleurs mené une expérience intéressante : tous les deux ans, nous parcourons les campings du sud de la France avec un petit bus. Nous installons un espace avec des coussins, des livres, des jeux et des magazines, et nous proposons un temps de lecture et de culture dans des lieux où il n'y en a pas forcément.

Et ça fonctionne : les enfants viennent en nombre. Certains préfèrent rester trois ou quatre heures à lire plutôt que d'aller à la piscine ou de faire des activités nautiques. Les parents sont parfois surpris : "Tu ne veux pas aller te baigner ?" "Non, je préfère lire ma BD."

François Saltiel : L'enjeu est donc de réussir à proposer ce temps comme un moment de plaisir, et non comme une contrainte. Dire "il faut lire" ne suffit pas : l'injonction seule ne fonctionne pas.

Il faut que ce plaisir soit compris et expérimenté, car la lecture est une satisfaction plus profonde, mais aussi plus exigeante à découvrir que les gratifications immédiates, liées notamment à la dopamine dont nous parlions tout à l'heure.

Si l'on revient au rapport de l'ANSES avec vous, Olivia : vous avez évoqué le rôle des algorithmes de recommandation, qui intensifient les usages en poussant toujours plus de contenus.

Dans quelle mesure ces mécanismes renforcent-ils les vulnérabilités déjà existantes, notamment chez les adolescents ?

Olivia Roth-Delgado : Effectivement, les algorithmes de recommandation, tout comme les interfaces persuasives, dont nous avons déjà beaucoup parlé aujourd'hui, sont au coeur des mécanismes de **captation de l'attention**.

Ces algorithmes reposent sur la personnalisation : ils proposent des contenus en fonction des préférences et des réactions de l'utilisateur, en particulier sur le plan émotionnel. Plus un contenu suscite une réaction, plus il sera mis en avant.

Chez un adolescent, cela signifie que les contenus qui lui plaisent ou qui le touchent émotionnellement vont être proposés de manière de plus en plus fréquente.

Mais le problème devient particulièrement préoccupant lorsque cet adolescent consulte des contenus problématiques, par exemple liés au suicide ou à l'automutilation.

Dans ce cas, l'algorithme ne fait pas de distinction qualitative : il va simplement renforcer cette exposition en proposant toujours plus de contenus similaires.

C'est ce qu'on appelle l'effet "trou du lapin" : un engrenage qui enferme progressivement l'utilisateur dans un univers de contenus homogènes et souvent extrêmes.

Ainsi, un adolescent déjà vulnérable risque d'être encore davantage exposé à des contenus qui renforcent cette vulnérabilité

François Saltiel : On voit donc comment les algorithmes, et plus largement le numérique, peuvent amplifier des fragilités déjà existantes.

Najat Vallaud-Belkacem, comment peut-on concrètement créer ce que l'on pourrait appeler des alternatives désirables aux écrans ?

On a évoqué la lecture, mais peut-être faut-il aller plus loin, notamment dans l'espace physique, dans nos territoires, dans les lieux de sociabilité.

À l'heure où les écrans occupent aussi l'espace public, comment peut-on sortir du "tout écran" dans nos villes et dans nos sociétés numérisées ?

Najat Vallaud-Belkacem : Si vous me permettez, je voudrais revenir sur ce que vous venez de dire à propos de l'algorithme comme simple amplificateur des vulnérabilités existantes.

Je pense qu'il faut être prudent avec cette idée. Si l'on considère que l'algorithme ne fait qu'amplifier des vulnérabilités déjà présentes, on en vient presque à déresponsabiliser les plateformes.

Or, à mon sens, ce n'est pas seulement une amplification : il y a aussi une **création de vulnérabilités**. Prenons un exemple évoqué par Frances Haugen, ancienne lanceuse d'alerte de Facebook. Une adolescente publie un selfie sur Instagram, puis le supprime parce qu'elle ne le trouve pas à son goût.

On peut y voir une petite fragilité, un complexe physique, ce que nous avons tous. Mais ce qui se passe ensuite est déterminant : l'algorithme va lui proposer massivement des contenus sur la chirurgie esthétique, les régimes drastiques, etc.

À partir d'une fragilité ordinaire, il construit un univers qui renforce et transforme cette perception. Autrement dit, il ne se contente pas d'amplifier : il **oriente et fabrique** une forme de vulnérabilité.

Autrement dit, il ne se contente pas d'amplifier : il **oriente et fabrique** une forme de vulnérabilité.

D'autant plus que ces choix ne sont pas neutres. En 2017, Facebook a modifié ses algorithmes après des tests internes, en constatant que les contenus suscitant des émotions négatives (peur, colère...) généraient davantage d'engagement. C'est donc délibérément que ces logiques ont été privilégiées.

François Sautiel : On peut en effet considérer que nous sommes tous, à la base, vulnérables, notamment sur des questions comme l'image de soi ou le besoin d'appartenance. Et ces technologies, conçues avec des connaissances en neurosciences, exploitent précisément ces mécanismes. Elles peuvent amplifier ces fragilités, voire les structurer.

Mais revenons peut-être à votre question initiale : celle des alternatives dans l'espace physique ?

Najat Vallaud-Belkacem : Je voudrais ajouter un point, notamment sur le cyberharcèlement.

Ce qui me frappe, c'est que ce monde numérique, structuré par ces algorithmes, a industrialisé les petites haines ordinaires.

Je ne crois pas que la société soit naturellement aussi polarisée, aussi violente, aussi marquée par le cyberharcèlement, le revenge porn ou les atteintes à la réputation. Ces phénomènes existent, bien sûr, mais leur ampleur actuelle tient aussi à la manière dont les plateformes les amplifient et les diffusent.

J'ai le sentiment que quelque chose a été déformé, voire corrompu, par ces mécanismes. Et il faut prendre conscience de la gravité de cette transformation.

Dès lors, la question n'est pas seulement de réduire le temps passé devant les écrans ou de proposer des alternatives. C'est aussi notre rapport au monde et aux autres qui est en jeu.

Alors, comment rendre attractives des alternatives hors écran ?

Je pense qu'il y a un enjeu très concret d'aménagement de nos espaces de vie, notamment à l'échelle locale. À quoi ressemblent nos villes aujourd'hui ? Existe-t-il encore des lieux de jeu, de rencontre, de sociabilité pour les enfants et les adolescents ?

Dans les grandes villes, on voit de moins en moins d'enfants dans l'espace public. Pourtant, la démographie n'a pas disparu. Cela signifie qu'ils sont ailleurs, souvent dans leur chambre, devant un écran, là où les parents pensent qu'ils sont en sécurité.

Il faut donc recréer :

- des espaces de jeu sécurisés,
- des lieux de rencontre,
- des environnements qui donnent envie de sortir.

Et cela passe aussi par une réflexion politique, notamment dans le cadre des élections municipales. Il y a également une dimension importante liée à l'inquiétude des parents. Pendant des années, les faits divers ont nourri une forme d'angoisse qui a conduit à garder les enfants à l'intérieur.

François Saltiel : Angoisse qui peut d'ailleurs être amplifiée par la médiatisation de ces faits, alors même que certaines violences, notamment les agressions sexuelles, se produisent davantage dans la sphère privée que dans l'espace public.

Puisqu'on parlait d'enfants parfois enfermés dans leur chambre, voyageant dans l'espace numérique, Delphine Saulière-d'Izarny, il y a aussi des initiatives mises en place par le groupe Bayard pour, cette fois, « enfermer » les écrans et les téléphones dans des boîtes.

Dans un esprit collaboratif, il y a notamment le « Croc'écran ». **Pouvez-vous nous en dire un mot ?**

Delphine Saulière d'Izarny : Exactement. Le Croc'écran part d'un constat simple : il y a des écrans dans la famille, mais l'idée est qu'ils ne soient pas présents en permanence. On propose donc des temps de pause, en utilisant par exemple une simple boîte à mouchoirs personnalisable, dans laquelle on dépose son téléphone ou sa tablette.

Cela peut être pendant le dîner, un jeu de société, ou même la toilette, des moments où l'on peut enfin discuter sans regarder son écran.

D'ailleurs, les plus réticents sont souvent les parents, qui ne sont pas toujours les meilleurs promoteurs de cette pause, parce qu'ils veulent suivre l'actualité ou rester connectés.

On a lancé ce mouvement parce que, travaillant nous-mêmes sur une application numérique pour enfants, sans algorithme, très sécurisée et avec un contrôle du temps, on observe les usages et on s'est rendu compte de la nécessité de proposer ces pauses.

Cette initiative est testée un peu partout. On a même organisé des ateliers à la mi-temps de matchs de foot, ce qui était assez amusant. Les enfants peuvent customiser leur boîte avec des autocollants ou des crayons.

Le fait de poser le téléphone dans la boîte rend le geste concret. Ce n'est pas la même chose que de le mettre en silencieux ou de le garder dans sa poche : on reste tenté, on entend les notifications. Là, on l'éloigne vraiment, et c'est très simple.

C'est d'ailleurs ce qu'on essaie de faire aussi dans les établissements scolaires : mettre les téléphones en pause pendant le temps scolaire. Et ça a de vrais effets.

François Saltiel : Ça a de l'effet, en effet. Ce qui est intéressant, c'est l'intentionnalité : on construit ensemble cette boîte, et on revient à la notion de plaisir.

C'est peut-être là qu'il y a des raisons d'espérer. Comme vous l'avez rappelé, les réseaux sociaux ne sont pas nouveaux, ils existent depuis une vingtaine d'années. Aujourd'hui, ce qui change, ce sont les intelligences artificielles génératives.

Mais après 20 ans, on arrive à une forme de maturité : on prend davantage conscience des effets délétères de ces réseaux. Peut-être qu'il faut apprendre à cultiver la joie d'être déconnecté. Être déconnecté, ce n'est pas une punition : c'est recréer de la valeur dans les moments partagés.

Delphine Saulière d'Izarny : Oui, et aussi recréer de la valeur avec des choses qu'on fait avec ses mains.

Ce qui est intéressant, ce sont les passerelles entre le numérique et le réel. Par exemple, les recettes de cuisine : beaucoup ont testé le « feta pasta » vu sur les réseaux. Plus récemment, il y a eu le « cheesecake japonais », qui n'est ni vraiment japonais, ni vraiment un cheesecake, mais qui est plutôt bon.

On a vu beaucoup de jeunes, et de moins jeunes, se lancer, tester différentes recettes, comparer les ingrédients. Certes, ce n'est pas de la grande cuisine, mais au moins ils font quelque chose, ils passent à l'action. Et valoriser ce qu'on fait, valoriser le savoir-faire et ce qu'on peut apprendre avec ses mains, c'est essentiel. C'est même formidable.

François Saltiel : **Olivia, toujours en vous appuyant sur le rapport de l'ANSES, quelles sont aujourd'hui les priorités identifiées pour mieux répondre aux besoins de sociabilité des adolescents et des jeunes ?**

On a beaucoup parlé des réseaux sociaux, mais ils répondent aussi à un besoin réel : celui d'entrer en relation avec les autres, ce qui est tout à fait naturel à cet âge.

Olivia Roth-Delgado : Oui, tout à fait. Et à ce titre, je voudrais revenir sur la notion de vulnérabilité. Les adolescents sont particulièrement sensibles aux stratégies de captation de l'attention, notamment parce qu'ils ont un fort besoin de socialisation.

Les réseaux sociaux offrent plusieurs choses :

- un espace de comparaison sociale, à travers le partage d'images,
- un regard des autres, essentiel dans cette période de construction de soi,
- une culture commune,
- et une forme de validation sociale via les likes et les commentaires

Autrement dit, ces plateformes répondent aux besoins fondamentaux des adolescents

Dès lors, si l'on veut limiter leur exposition aux environnements en ligne, il faut proposer des espaces de socialisation hors ligne. Cela suppose de repenser les environnements de vie à plusieurs niveaux :

- d'abord sur le plan physique : l'école, la famille, le foyer, mais aussi les infrastructures extrascolaires, en développant davantage d'espaces dédiés au sport, à la culture ou aux activités collectives ;
- ensuite sur le plan temporel : en replaçant notamment le sommeil au centre, et en réfléchissant plus largement aux rythmes de vie des enfants et des adolescents, y compris les rythmes scolaires.

François Saltiel : En parlant de rythmes scolaires, qu'est-ce que vous en pensez, Najat Vallaud-Belkacem ?

Najat Vallaud-Belkacem : Je suis très agréablement surprise par les recommandations de l'agence. Tout ce que vous venez de dire est très juste, et je le partage pleinement.

Je voulais d'abord faire un commentaire d'ordre empirique. J'ai l'âge d'être parent d'adolescents, et je suis entourée de nombreux parents dans la même situation. J'ai constaté que, dans les familles où le rapport aux écrans est relativement maîtrisé, les enfants pratiquent souvent une activité sportive.

Ne serait-ce que parce que cela occupe une partie de leur temps, pendant lequel ils ne sont pas devant un écran. C'est pour cela que je recommande systématiquement aux parents de proposer des activités extrascolaires à leurs enfants.

Mais cela pose immédiatement la question des inégalités sociales : qu'est-ce qui est accessible ou non ?

D'où l'importance, comme cela a été dit, de politiques publiques facilitant l'accès à la culture et au sport, avec des dispositifs comme des pass culture ou des activités à coût réduit.

J'aimerais aussi ajouter un point plus large : cette omniprésence des écrans doit nous interroger sur ce qui, dans le monde réel, ne fonctionne pas, au point que les individus préfèrent s'y réfugier pour répondre à certains besoins fondamentaux.

Vous avez évoqué les besoins des adolescents, et j'aimerais donner un exemple dans un autre domaine.

En discutant avec de nombreux créateurs de contenu, je me suis rendu compte que certains avaient du talent et auraient aimé créer pour la télévision ou la radio, mais que ces portes ne se sont jamais ouvertes pour eux. Ils se sont donc tournés vers le numérique, en produisant des contenus pour les réseaux sociaux. Finalement, ils font ce qu'ils auraient aimé faire ailleurs.

On peut aussi penser à des profils très différents, comme cet éboueur de la ville de Paris qui raconte son métier en ligne. Cela pose une question : dans le monde réel, est-ce qu'on offre suffisamment d'espaces d'expression à des profils aussi variés ?

C'est aussi pour cela que les réseaux sociaux peuvent apparaître positifs : ils donnent le sentiment de pouvoir montrer sa diversité, ses compétences, son vécu. Et je comprends cet attrait.

Mais cela révèle aussi les limites de notre société, de nos institutions, de nos médias, qui peuvent être perçus comme fermés, peu accessibles, et qui, de fait, renvoient une partie de la population vers ces plateformes, dont on s'accorde pourtant à dire qu'elles sont globalement problématiques.

François Saltiel : Donc, c'est plutôt l'espace qui est problématique. Le contenu, lui, ne l'est pas nécessairement, mais le cadre dans lequel il s'inscrit, notamment parce qu'il est monétisé, pose question ?

Najat Vallaud-Belkacem : Exactement. Dans la vie réelle, les jeunes évoluent dans des groupes de 10 ou 15 personnes, ce qui reste absorbable pour un cerveau adolescent.

Mais lorsqu'on passe à des milliers de personnes, ce n'est plus la même chose. Notre cerveau n'est pas fait pour gérer l'infini.

Or, sur les écrans, tout est sans limite, sans fin. Cela rend beaucoup plus difficile la structuration, la mémorisation, la capacité à organiser les connaissances, contrairement à ce que permet, par exemple, la matérialité de l'écrit.

Or, sur les écrans, tout est sans limite, sans fin. Cela rend beaucoup plus difficile la structuration, la mémorisation, la capacité à organiser les connaissances, contrairement à ce que permet, par exemple, la matérialité de l'écrit.

François Saltiel : Ce que vous évoquez sur les réseaux sociaux de proximité a déjà été observé. Il en existe notamment aux États-Unis, dans l'État du Vermont, où des effets très positifs ont été constatés.

Mais ces réseaux ne reposaient pas uniquement sur la proximité : ils limitaient aussi les phénomènes d'accélération. Par exemple, lorsqu'un utilisateur publiait un commentaire, celui-ci n'était visible qu'au bout de 24 heures.

Autrement dit, on écrivait son message, mais il fallait attendre avant qu'il soit publié. Ce délai laissait le temps de réfléchir à la manière dont on souhaitait interagir avec les autres.

Or, on sait que sur les réseaux sociaux, on réagit souvent de manière impulsive, sous le coup de l'émotion, agacement, peur, colère. Avec ce système, beaucoup d'utilisateurs finissaient par retirer leurs messages négatifs ou insultants avant publication, estimant que cela n'en valait finalement pas la peine.

Najat Vallaud-Belkacem : Du coup, cela répond aussi en partie à la question de l'anonymat évoquée tout à l'heure, puisque dans des groupes restreints, les utilisateurs sont davantage identifiés.

Olivia Roth-Delgado : Oui, mais je voudrais nuancer. Le cyberharcèlement passe effectivement par les réseaux sociaux, mais il est souvent le prolongement d'un harcèlement scolaire.

Autrement dit, le réseau social qui sert de support à ce cyberharcèlement est bien souvent un réseau de proximité.

Donc, même si ces dispositifs peuvent être utiles, il ne faut pas oublier que le cyberharcèlement reste un problème majeur, notamment en termes d'impact sur la santé.

François Saltiel : Vous avez raison parce qu'on sait très bien que c'est sur les groupes WhatsApp, par exemple, donc des sources de proches et d'amis que le harcèlement peut trouver de nouveau sa place.

Delphine, nous parlions tout à l'heure du manque de représentation de la jeunesse et de la façon dont certains réseaux sociaux ont rencontré un tel succès. Il s'agit aussi d'analyser les manquements de notre espace existant. Dans ce contexte, le rôle des médias jeunesse me semble central.

Leur permettent-ils de développer leurs compétences, notamment rédactionnelles, et aussi de fédérer des communautés ?

Delphine Saulière d'Izarny : Effectivement, c'est le rôle d'un média jeunesse. Cela fonctionne comme tout média, à ceci près que nous ne pouvons pas être un média d'opinion. Nous avons donc une exigence journalistique très forte, surtout parce que nous nous adressons à des jeunes qui nous font une confiance totale, notamment sur les questions de vérité.

Par exemple, dans OKAPI, le magazine pour collégiens, chaque numéro est conçu avec la participation des jeunes. Ils attendent de nous des informations véridiques sur le monde en général, mais aussi sur leur quotidien : l'entrée dans la puberté, les relations familiales, les premières histoires d'amour... Tout cela constitue de l'information pour eux.

Nous nous efforçons de mettre en avant des jeunes qui agissent dans leur environnement : ceux engagés dans des associations, des mouvements de jeunesse, ou qui font des initiatives dans leurs établissements. Ce n'est pas pour les valoriser pour la valorisation elle-même, mais pour proposer des modèles : des jeunes épanouis, qui ont les mêmes centres d'intérêt ou styles vestimentaires que leurs pairs, mais qui choisissent d'agir et d'être heureux de le faire.

François Saltiel : Merci beaucoup. Alors, applaudissons chaleureusement nos trois participantes ! Merci à elles.

Retrouvez le replay de notre colloque
sur notre chaîne Youtube : **eenfance**

e- enfance

3018

Ensemble, agissons pour
un monde numérique
responsable

Association Reconnue d'Utilité Publique

